

Introduction

Les « marges celtiques » : histoire et littérature

Hélène BOUGET et Magali COUMERT

Les communications de ce volume sont le fruit de trois journées d'étude tenues à Brest et Quimper le 25 janvier et le 4 octobre 2013, et le 16 mai 2014. Les intervenants venaient de différents horizons : archéologie, histoire, littérature, histoire de l'art, linguistique... mais avaient accepté de jouer notre jeu de l'interdisciplinarité pour traiter le thème « En marge » des Bretagnes médiévales. Il nous paraissait pertinent d'aborder notre objet d'étude, les Bretagnes médiévales, par le biais de ses pourtours, qui circonscrivent le centre et permettent de mieux le définir.

Les marges se présentent sous la forme d'espaces entre-deux, espaces de contacts ou de conflits, qu'ils soient réels, comme l'estran, les essarts, les forêts ou les marais, ou symboliques – tel l'espace vierge du manuscrit où sont glissés des *marginalia* qui entretiennent avec le texte une relation souvent complexe –, mais ils sont aussi investis par des individus ou des groupes à l'écart des normes sociales ou des codes littéraires.

Notre thème faisait aussi écho, sans les mentionner directement, aux descriptions romantiques des marges celtiques qui présentent la Bretagne ou le pays de Galles comme des territoires isolés, en marge, par la nature de leur peuple, de leur langue, de leurs traditions et de leur littérature, du reste de l'Europe, et qui auraient été ainsi préservés d'un certain universalisme. Cette vision datée apparaît dans la vision inspirée

d'Ernest Renan, qui introduit ainsi son article sur « la poésie des races celtiques » publié en 1854 :

« Lorsqu'en voyageant dans la presqu'île armoricaine, on dépasse la région, plus rapprochée du continent, où se prolonge la physionomie gaie, mais commune, de la Normandie et du Maine, et qu'on entre dans la véritable Bretagne, dans celle qui mérite ce nom par la langue et la race, le plus brusque changement se fait sentir tout à coup. Un vent froid plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissemens¹. Même contraste dans les hommes à la vulgarité normande, à une population grasse et plantureuse, contente de vivre, pleine de ses intérêts, égoïste comme tous ceux dont l'habitude est de jouir, succède une race timide, réservée, vivant toute au dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse. Le même contraste frappe, dit-on, quand on passe de l'Angleterre au pays de Galles, de la basse Écosse anglaise de langage et de mœurs, au pays des Gaëls du nord, et aussi, mais avec une nuance sensiblement différente, quand on s'enfonce dans les parties de l'Irlande où la race est restée pure de tout mélange avec l'étranger. Il semble que l'on entre dans les couches souterraines d'un autre âge, et l'on ressent quelque chose des impressions que Dante nous fait éprouver quand il nous conduit d'un cercle à un autre de son enfer.

On ne réfléchit pas assez à ce qu'a d'étrange ce fait d'une antique race continuant jusqu'à nos jours et presque sous nos yeux sa vie propre dans quelques îles et presqu'îles perdues de l'Occident, de plus en plus distraite, il est vrai, par les bruits du dehors, mais fidèle encore à sa langue, à ses souvenirs, à ses mœurs et à son génie. On oublie surtout que ce petit peuple, resserré maintenant aux confins du monde, au milieu des rochers et des montagnes où ses ennemis n'ont pu le forcer, est en possession d'une littérature qui a exercé au Moyen Âge une immense influence, changé le tour de l'imagination européenne et imposé ses motifs poétiques à presque toute la chrétienté². »

La vision romantique associe la race, la langue et la poésie. Il n'y aurait donc de breton que bretonnant, tandis que la langue devient la garantie d'une race « pure de tout mélange »... Mais faut-il encore revenir sur ces présupposés, sur les fausses équivalences entre sol, race, langue et identité élaborées par les humanistes à la suite de la redécouverte de *La Germanie* de Tacite, après 1455 ? Héritiers des concepts antiques, comme

1. *Sic.*

2. Ernest RENAN, « La poésie des races celtiques », *Revue des deux mondes*, 1854, ser. 2, t. 5, p. 473-507, ici p. 473, consultable sur le site <http://www.gallica.bnf.fr>. La préface de la réédition de cet article en 2003, L'Archange Minotaure, Montpellier, par C. Fourgeaud-Laville, consultable sur le site <http://www.lekti.net>, qui date l'article de 1864 et l'interprète comme une réponse à son éviction du Collège de France, est erronée.

le lien entre le climat d'une région, les aptitudes physiques et les vertus de ses habitants, ils leur ajoutèrent une nouvelle répartition des langues entre germanique et celtique et construisirent cette vision de peuples comme des races différentes depuis les origines, entretenant, par leur langue spécifique, une continuité hors du temps de leurs mœurs et de leurs traditions³.

Cette représentation du passé des peuples d'Europe, orientée par les différents nationalismes, est à l'opposé de celles qui étaient illustrées au Moyen Âge, où des origines troyennes ou nordiques étaient attribuées aux différents peuples sans considération de leurs langues⁴. Ce n'est qu'au cours du XVI^e siècle que les premières découvertes linguistiques rendirent décisive la répartition des peuples entre langues germaniques et langues celtiques. Pour répondre aux ancêtres germains mis en valeur pour les premiers, un passé celtique commun fut supposé pour les deuxièmes, qu'illustre ici la description exaltée d'Ernest Renan. L'autochtonie et la pureté de la race des Germains étaient déjà exposées par Tacite :

«Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie, pour n'avoir jamais été souillés par d'autres unions avec d'autres tribus, constituent une nation particulière, pure de tout mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même⁵.»

Ernest Renan lui répond à travers la vision d'un peuple en marge des autres :

«Si l'excellence des races devait être appréciée par la pureté de leur sang et l'inviolabilité de leur caractère, aucune, il faut l'avouer, ne pourrait le disputer en noblesse aux restes encore subsistants de la race celtique. Jamais famille humaine n'a vécu plus isolée du monde et plus pure de tout mélange⁶.»

Cette surenchère dans l'isolement s'appuie sur une description commune des confins occidentaux, nécessairement sauvages et désolés, dans lesquels se trouvent les locuteurs de langue celtique, pays de Galles, Finistère armoricain, hautes terres écossaises et péninsules occidentales de l'Irlande, présentés comme des conservatoires du passé

-
3. Christopher B. KREBS, *A most dangerous book: Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*, New York, London, 2011.
 4. Magali COUMERT, *Origines des peuples. Les récits du haut Moyen Âge occidental*, Paris, collection des Études Augustiniennes, 2007.
 5. TACITE, *La Germanie* 4, 1 : *Ipse eorum opinionibus accedo, qui Germaniae populos nullis aliis aliarum nationum conubiis infectos propriam et sinceram et tantum sui similem gentem extitisse arbitrantur*, Jacques Perret éd. et trad., Paris, collection des universités de France, 1949.
 6. E. RENAN, art. cit. *supra*, p. 475.

(«les couches souterraines d'un autre âge»), comme les lieux de refuge «d'une antique race», d'un peuple «resserré maintenant aux confins du monde». Cette vision romantique, reproduite de nos jours de guides touristiques en promotions de voyageurs⁷, repose sur l'impression donnée par la localisation occidentale des zones de langue celtique. À première vue, elle donne l'illusion d'une communauté de destin par un progressif confinement face à ce qu'Ernest Renan nomme «l'uniforme civilisation». Pourtant, la constitution de ces zones linguistiques est le fruit d'histoires différentes, avec leur propre chronologie, tandis que l'adjectif «celtique» recouvre deux rameaux linguistiques distincts avant l'époque romaine – le groupe gaélique (irlandais, écossais, mannois) et le groupe brittonique (gallois, breton, cornique et cambrien)⁸ – trop éloignés pour permettre la compréhension mutuelle et que seules les classifications savantes réunissent.

La formation du pays de Galles constitue le modèle implicite appliquée aux autres régions de langue celtique. E. Renan, emporté par sa logique, décrit ainsi «la race kymrique» comme «dénuee de toute expansion, étrangère à toute idée d'agression et de conquête⁹». Il oublie alors l'installation bretonne en Armorique et la fondation des royaumes scots en Grande-Bretagne. Le pays de Galles est né d'un recul face à un pouvoir politique et militaire conquérant. Mais la première phase des défaites, aux V^e et VI^e siècles, que décrit Gildas face aux Saxons, est distincte de la stabilisation que marquait la digue d'Offa au VIII^e siècle, puis des conquêtes du XII^e siècle menées par les rois d'Angleterre. Dans un premier temps, les petits royaumes gallois apparaissent lors d'un recul face aux nouveaux royaumes angles et saxons, liés au continent¹⁰. Les articles d'Alban Gautier et Roy Flechner dans ce volume reviennent sur les circonstances particulières qui aboutirent brièvement à la coexistence de deux groupes chrétiens hostiles, anglo-saxons et bretons, avant que

7. Deux exemples piochés au hasard, le 10 avril 2015 : http://www.clio.fr/voyage_culturel_irlande/irl_32_toute_lirlande_de_belfast_a_dublin_grand_circuit_en_eire_et_ulster_et_au.asp : «Dernière étape des Celtes avant les îles éternelles, l'Irlande, évangélisée par saint Patrick, a été le creuset d'une civilisation originale long-temps préservée de l'influence du continent. Protégée par son isolement, l'île Verte semée de mégalithes fonde son identité avec la langue et les coutumes celtiques que va intégrer harmonieusement l'installation du christianisme au V^e siècle.», ou encore : http://www.terres-lointaines.com/destination/irlande/?t=adwords-irlande&gclid=CM_ejLe968QC-FQrJtAodJjQAdQ : «Pays de mythes et de légendes, l'Irlande est riche d'une culture celte ancestrale qui ne vous laissera pas indifférent.»

8. Alexandre I. FALILEYEV, *Le Vieux-Gallois*, Postdam, Universitätsverlag Postdam, 2008, chapitre 1.

9. E. RENAN, art. cit. *supra*, p. 476.

10. Stéphane LEBECQ, Fabrice BENSIMON, Frédérique LACHAUD et François-Joseph RUGGIU, *Histoire des îles britanniques*, Paris, PUF, 2007, p. 69-120.

ces derniers ne finissent par reconnaître la nouvelle autorité du Pape et d'accepter les usages liturgiques qu'il défendait, comme le calcul de la date de Pâques, remettant ainsi en cause l'idée établie d'un peuple chrétien en marge de l'Église romaine.

Au haut Moyen Âge, les conflits sont récurrents entre les différents royaumes britanniques qui multiplient les affrontements militaires comme les alliances de circonstances. Dans ces guerres disparurent les royaumes des Gododdin, de Dumnonia, de Rheged et du Strathclyde, plusieurs siècles après l'installation des Anglo-saxons¹¹. Lors des premiers affrontements, la langue ne semble tenir aucun rôle particulier dans l'identité des *Britanni* qui se définissent par leur héritage romain. Ce que Gildas nomme «notre langue¹²», c'est le latin... Ce n'est qu'au cours des siècles suivants qu'apparurent des langues distinctes au sein des langues brittoniques, à savoir le gallois, le breton, le cambrien et le cornique¹³ et jusqu'au XII^e siècle, les termes de *Britanni*, *Cymry* ou *W(e)alas* désignent de façon générale tous les peuples qui se définissaient tout d'abord comme héritiers des habitants de l'empire romain en Grande Bretagne¹⁴.

En revanche, face à la conquête lancée par les Anglo-Normands, achevée à la fin du XIII^e siècle¹⁵, le gallois joua un rôle fondamental dans une résistance identitaire et culturelle. Comme le montre bien l'article de Barry Lewis dans ce volume, l'importance donnée à cette langue se moque alors des frontières juridiques et militaires, pour marquer l'attachement à une identité spécifique dont le passé est présenté comme le garant. Les auteurs en langue galloise ne sont alors pas isolés du reste du monde, contrairement à la vision romantique défendue par Ernest Renan, mais participent aussi à une production en langue latine partagée par l'ensemble du continent, comme l'illustre l'enquête de Brynley Roberts. Le pays de Galles apparaît ainsi comme une survivance face aux différents adversaires qui eurent raison des autres royaumes brittoniques et définit son identité, y compris dans l'historiographie récente, en terme de résistance contre des ennemis¹⁶.

11. Barbara YORKE, "Britain and Ireland c. 500", dans Pauline Stafford (dir.), *A companion to the early middle ages. Britain and Ireland c. 500-C. 1100*, Chichester, Blackwell, p. 41-56.

12. GILDAS, *De excidio Britanniae*, XXIII, 3 : *nostra lingua*, M. Winterbottom éd. et trad., Chichester, 1978.

13. A. I. FALILEYEV, *op. cit.*, p. 13-18.

14. Thomas M. CHARLES-EDWARDS, *Wales and the Britons 350-1064*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 1-3.

15. Rees R. DAVIES, *Domination and Conquest. The Experience of Ireland, Scotland and Wales 1100-1300*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

16. Pauline STAFFORD, "Historiography", dans P. Stafford (dir.), *A companion...*, *op. cit.*, p. 9-22.

Mais son histoire ne peut être transposée à la Bretagne continentale, qui témoigne au contraire d'une expansion territoriale qui donna lieu à cette nouvelle appellation de l'Armorique au milieu du VI^e siècle¹⁷. Les sources antérieures évoquaient des groupes armés de *Britanni* présents sur le continent et leur organisation sur un espace autonome envers les rois francs reposa initialement sur la violence. Caroline Brett défend dans notre volume l'existence d'une situation relativement stable entre le milieu du VII^e siècle et la fin du VIII^e siècle, où une organisation politique à petite échelle éloignait l'existence de conflits armés. Loin d'être un résidu, l'usage de la langue bretonne en Armorique révélerait au contraire un front oriental d'expansion du pouvoir des Britanniques. Mais la construction politique des ducs de Bretagne, dans la deuxième moitié du Moyen Âge, n'en tient pas compte et inclut sous sa domination locuteurs celtiques et non-celtiques, ce qui bouleverse encore l'idée que se superposent des peuples, des langues et des territoires aux frontières bien établies.

Quant à l'Irlande, si elle a subi une violente conquête menée par des rois anglo-normands, dans les années 1160¹⁸, elle fut aussi la base d'une importante expansion en Grande-Bretagne, le royaume scot du Dál Riata, qui s'étendait sur la région d'Argyll et des Hébrides méridionales au haut Moyen Âge, et était présenté à partir de Bède, comme le fruit d'une violente conquête au VI^e siècle¹⁹. En outre, bien qu'il soit très peu documenté, son déplacement vers l'est au IX^e siècle donna naissance au royaume d'Alba, établi sur l'ancien territoire des Pictes. Celui-ci prétendait à la fin du X^e siècle être issu des Scots et le royaume indépendant de «Scotland» ne disparut qu'à l'époque moderne²⁰.

La vision de locuteurs celtiques comme d'éternelles victimes d'une progression impitoyable des Anglo-Saxons et des Francs depuis la fin de l'empire romain ne correspond donc pas aux présentations médiévales, qui soulignent les oppositions entre les différents groupes, quels que soient leurs éléments linguistiques communs et l'histoire particulière de chaque construction politique.

Loin de tout sentiment d'un destin commun, chaque pouvoir développa au plus vite ses moyens de défense contre son voisin, celtique ou non. Les marges contiennent donc des lignes de défense extérieures,

17. Magali COUMERT, « Le peuplement de l'Armorique », dans M. Coumert et H. Tétrel (dir.), *Histoires des Breagnes. 1. Les mythes fondateurs*, Brest, 2010, CRBC, p. 15-42.

18. Eric DUBOÛAYS, « Henri, Dermot, Richard et les autres. Les Plantagenêt en Irlande à la fin du XII^e siècle », dans F. Bourgne, L. Carruthers et A. Sancery (dir.), *Un espace colonial et ses avatars. Naissance d'identités nationales Angleterre, France, Irlande (V^e-XV^e siècles)*, Paris, PUPS, 2008, p. 65-74.

19. BÈDE, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, I, 1.

20. Alex WOOLF, « Scotland », dans P. Stafford (dir.), *A companion...*, *op. cit.*, p. 251-267.

comme les forteresses poitevines sur lesquelles porte la contribution de Marie-Pierre Baudry, mais aussi intérieures, comme le montre les périphéries des différentes châtelainies qu'étudie ici l'article de Patrick Kernévez. L'implantation sur une périphérie spatiale peut devenir vecteur de liberté, comme le montrent les expériences des ermites, vers 1100, dont Jean-Claude Meuret étudie le retour sous la tutelle ecclésiastique, mais aussi les choix stratégiques des sires de Rais étudiés par Vincent Launay, qui peuvent alterner entre le recours à l'autorité du roi de France ou du duc de Bretagne.

S'il y eut le sentiment partagé d'une communauté de destin, ce n'est qu'entre les *Britanni*, de Grande et Petite-Bretagne, qui se considéraient comme les héritiers des habitants britanniques de l'empire romain. Mais ce sentiment d'appartenance se réduisit aux seuls Gallois à partir du XII^e siècle. La vision uniforme de «marges celtiques» n'a donc de pertinence ni dans l'histoire médiévale des régions concernées, ni dans les représentations médiévales de leurs habitants. La diversité des situations n'empêche néanmoins pas d'importants points communs, car la singularité des langues et l'éloignement géographique en firent un lieu privilégié pour la représentation d'un ailleurs imaginaire.

Dans les textes vernaculaires, la «matière de Bretagne» livre ainsi une image relativement unifiée des espaces celtiques qui ne dénote donc pas une réalité, mais qui se construit par le jeu des représentations littéraires. Lorsque Chrétien de Troyes fait dire à Erec, dans le premier roman arthurien, «Erec m'apelent li Breton²¹» («les Bretons me nomment Erec»), il ne révèle en fait pas grand-chose sur l'origine du personnage qui appartient déjà à la cour arthurienne, située au début du roman à Caradigan. Certes le couronnement final du personnage à «Nantes en Bretagne²²» joue peut-être en faveur d'une origine armoricaine d'Erec, mais l'on sait aussi que cette scène de couronnement fait probablement écho au faste déployé par les Plantagenêts lors du mariage de Geoffrey, fils d'Henri II Plantagenêt, et de Constance, fille du duc de Bretagne²³. De même, «li boins roys Artus de Bretagne», mentionné dans le vers d'ouverture du *Chevalier au Lion* du même Chrétien de Troyes, siège-t-il dans ce roman «a Cardueil en Gales²⁴». La géographie des romans arthuriens est fluctuante et peu réaliste ; les marges et les frontières

21. *Les Romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot (Bibl. nat., fr. 794) I. Erec et Enide*, éd. Mario Roques, Paris, Champion, 1955, rééd. 1990, v. 652.

22. *Ibid.*, v. 6495.

23. Amaury CHAUOU, «Chrétien de Troyes et la tentation des Plantagenêts : une fête de couronnement royal à Nantes (1169)», *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2014/4 (n°121-4), p. 23-37.

24. CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Chevalier au Lion*, David F. Hult, éd. et trad., Paris, LGF, Le Livre de Poche, «Lettres gothiques», 1994, v. 7.

historiques, en soi déjà très problématiques, ne sont pas des points de référence. Ainsi, pour se rendre de Caradigan, au pays de Galles, à Nantes, Arthur, Erec et leur suite chevauchent plusieurs jours, mais... ne prennent pas le bateau, pas plus qu'Yvain, le chevalier au lion, lorsqu'il quitte Carduel pour atteindre la forêt de Brocéliande. Le trajet, comme celui de son prédécesseur Calogrenant, est périlleux, et il leur faut traverser des forêts, passer par des montagnes et des vallées, affronter maints périls, mais jamais là non plus il n'est question d'une mer à traverser. Contrairement à ce que le jeune Théodore Hersart de La Villemarqué voudra croire lors de sa «visite» au tombeau de Merlin²⁵ ou ce que les dépliants touristiques, encore, laissent entendre²⁶, la forêt de Brocéliande de Chrétien de Troyes a peu de chance d'être l'actuelle forêt de Paimpont. Chez le poète champenois, le mot, placé en fin de vers, rime avec «lande» et marque l'entrée dans le monde de la merveille et de l'aventure, en un mot, de la fiction²⁷.

Et lorsque Chrétien de Troyes évoque les Gallois, c'est pour se faire l'écho d'une tradition propre aux historiographes anglo-normands qui les dépeignent sous des traits volontiers moqueurs et ironiques : «[...] Galois sont tuit par nature / plus fol que bestes en pasture²⁸», fait-il dire au chevalier qui essaie vainement d'obtenir un renseignement de Perceval, le jeune sot du *Conte du Graal* appelé par la suite à dépasser la fleur de la chevalerie, et dont traite ici l'article d'Annaïg Queillé. La Villemarqué aura beau s'insurger contre ce qu'il considère ici comme une trahison de l'auteur envers les poèmes gallois, et notamment le

25. Théodore HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, «Visite au tombeau de Merlin», *La Revue de Paris*, Bruxelles, mai 1837, p. 45-62.

26. Ici encore, quelques exemples eux aussi piochés au hasard le 14 mai 2015 : http://www.paysdemontfort.com/accueil/pied_de_page/entrez_dans_broceliande : «La forêt de Brocéliande, absente des cartes administratives, existe pourtant et elle est située en forêt de Paimpont, là où se mêlent la nature, les légendes celtiques et les grandes épopées de la légende arthurienne.» ; <http://foret-broceliande.fr/> : «La forêt de Brocéliande est une forêt mythique imaginée par Chrétien de Troyes à la fin du 12^e siècle. Dans son roman arthurien *Le Chevalier au lion*, il invente cette forêt des merveilles en s'inspirant d'une forêt de petite Bretagne connue pour ses légendes et autres récits merveilleux, 'Bréchéliant' décrite par l'écrivain normand Wace. Avec le temps, le nom 'Bréchéliant' s'est perdu. Aujourd'hui sur les cartes, on indique la forêt de Paimpont, un espace naturel remarquable entre Ille-et-Vilaine et Morbihan, le plus grand massif forestier de Bretagne.»

27. «A bien pres tout le jour entier, / M'en alai chevauchant ainsi, / Tant que de la forêt issi, / et che fu en Brocheliande. / De la forest en une lande / Entrai, et vi une breteche / A demie lieue galesche » (« Pendant presque toute la journée je chevauchais de la sorte ; puis je finis par sortir de la forêt : c'était en Brocéliande. Je passais de la forêt dans une lande, et je vis une bretèche à une demie-lieue galloise »), *Le Chevalier au Lion*, éd. cit., v. 186-192.

28. *Les Romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot (Bibl. nat., fr. 794). V. Le Conte du Graal (Perceval)*, éd. Félix Lecoy, Paris, Champion, 2 vol., 1972-1975, rééd. 1990, v. 241-242.

Conte de Peredur, qu'il pense être à l'origine des romans français²⁹, les marges et les Bretagnes de Chrétien et de ses épigones ne recouvrent pas une réalité qui correspondrait à l'unité fantasmée de la langue, du peuple et de la poésie de certains romantiques. Cette vision romantique qui (re)construit des marges sur des fondements idéologiques plus qu'historiques et réinterprète ainsi le passé médiéval se retrouve au XIX^e siècle en divers «pays celtiques» selon une perspective à tendance nationaliste. Comme Patricia Victorin le démontre, La Villemarqué reprend aussi dans son *Barzaz-Breiz* le célèbre épisode du combat des Trente de la *Chronique* de Jean Froissart lié à la guerre de Succession bretonne, où les Bretons sont en fait d'abord les «affidés du roi de France». Mais il le transforme en «défense et illustration de la nation bretonne», allant jusqu'à forger à cette occasion une sorte de chant national breton... sur le modèle d'un prétendu chant basque du IX^e ou du X^e siècle qui s'avèrera une supercherie. L'Europe romantique baigne alors en plein ossianisme et malgré les soupçons qui pèsent en 1839, année de publication du *Barzaz-Breiz*, sur l'authenticité des poèmes d'Ossian publiés par Macpherson, la démarche de La Villemarqué s'inscrit dans la mouvance naissante du celtisme qui suscite alors bien des enthousiasmes³⁰. Dans une perspective proche, le récit héroïque irlandais de *Táin Bó Cuailnge*, étudié par Hildegard Tristram, et dont les versions manuscrites les plus anciennes remontent au XII^e siècle, a été érigé au XIX^e siècle, dans le même contexte, au rang d'épopée nationale irlandaise, à l'époque où les efforts des séparatistes s'intensifient. Son héros Cú Chulainn devient alors la figure emblématique de l'identité irlandaise, qui correspond sans doute mal, comme on l'a rappelé plus haut, à la réalité des représentations médiévales sur l'Irlande.

Certes, la question des origines celtiques de la matière de Bretagne et, surtout, du traitement et de la réception de ces origines dans les textes vernaculaires du XII^e et du XIII^e siècles, anime toujours quelques débats chez les scientifiques, mais il faut en réalité admettre que la source, quelle qu'elle soit, ne puisse avoir été intégrée sciemment telle quelle dans la production littéraire et romanesque en ancien français : le traitement de Perceval en est, dans l'article d'Annaïg Queillé, un exemple avéré. Pas plus que les peuples ou les langues des Bretagnes – plus que

29. T. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, *Les Romans de la Table Ronde et les Contes populaires des anciens Bretons*, Paris, Didier, 1860, rééd. Paris, Terre de Brume, 1989, p. 144-145.

30. Comme l'écrit Nelly Blanchard à propos de Macpherson, «Fausaire ou pas, la question n'est pas là. L'enthousiasme est si grand pour la découverte de ce nouveau monde, celui des peuples du Nord, de ces peuples de la nature, des Celtes, des Scandinaves, des Germains ou des Slaves, que le reste s'efface devant les espoirs que promet cette porte entrouverte», *Barzaz-Breiz. Une fiction pour s'inventer*, Rennes, PUR, 2006, p. 223.

« celtiques » –, la matière littéraire de Bretagne ne constitue un ensemble fixe, détaché et isolé du reste de la production. Sans revenir amplement ici sur les difficultés de compréhension et d'interprétation liées à la notion de « matière » au Moyen Âge, il est bien établi que celle-ci est aussi un lieu d'interférences³¹, qui importe et intègre à ses récits des éléments – noms, personnages, etc. – propres par exemple à la matière de Rome ou de France, pour reprendre la tripartition de Jean Bodel au début du XIII^e siècle³². Le domaine arthurien est ainsi attesté en dehors de la matière de Bretagne³³, qui peut elle-même être considérée comme une marge littéraire, propice au jeu intertextuel et au renouvellement du genre romanesque au XIV^e siècle comme dans *Artus de Bretagne* qu'étudie Christine Ferlampin-Acher. Dans ce roman, la Bretagne est en effet doublement marginale, sur le plan géographique et littéraire.

Contrairement aux représentations d'un Ernest Renan, la matière de Bretagne n'est pas restreinte ni spécifiquement propre à la Bretagne, pas plus que la poésie d'un « peuple » ne saurait préserver une « pureté originelle » à l'abri des montagnes et des rochers... Elle circule, elle voyage³⁴, elle nourrit au loin d'autres récits comme les sagas des Islandais où matière du Nord et matière de Bretagne s'unissent, en particulier dans l'histoire de Grettis qui intègre des éléments tristaniens à une saga de hors-la-loi, bouleversant ainsi, selon l'étude de Marion Poilvez, les codes de ce type de sagas.

Les Bretagnes littéraires sont donc multiples ; elles donnent à voir des images et des marges diffractées de lieux poétiques que les auteurs ou les copistes ne se soucient d'ailleurs guère de représenter de façon réaliste. À ce titre les notations empreintes de réalisme de Béroül dans son *Roman de Tristan* font ainsi figure d'exception³⁵, de même que le commentaire de l'auteur de *La Suite du Roman de Merlin* (composé vers 1230-1240), à

31. Richard TRACHSLER, *Disjointures – Conjointures. Étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen und Basel, A. Francke Verlag, 2000.

32. « N'en sont que trois materes a nul home vivant : / De France et de Breitaigne et de Ronme la grant ; / Ne de ces trois materes n'i a nule samblant. / Li conte de Breitaigne sont si vain et plaisant, / Et cil de Ronme sage et de sens apendant, / Cil de France sont voir de chascun jour aparant », Jehan BODEL, *La Chanson des Saisnes*, éd. Annette Brasseur, Genève, Droz, 1989, v. 6-11.

33. Comme en témoignent les recherches menées en 2013-2015, par le Centre d'Études des Textes Médiévaux (CETM) du CELLAM de l'université de Rennes 2 au cours du séminaire « Les attestations arthuriennes hors du roman arthurien (XIV^e-XV^e siècle) ».

34. H. Bouget, M. Coumert (dir.), *Histoires des Bretagnes 2. Itinéraires et confins*, Brest, CRBC, université de Bretagne Occidentale, 2011.

35. BÉROÛL, *Le Roman de Tristan. Poème du XII^e siècle*, éd. Ernest Muret, 4^e éd. revue par L. M. Defourques, Paris, Champion, CFMA, 1982.

propos du changement de langue qu'observe le personnage de Balaaïn au fur et à mesure qu'il s'éloigne de la cour d'Arthur à Camaalot :

«Ensi chevauchierent entre eus deus de jour en jour tant que moult orent eslongié la chité de Camalaoth, et li langages lour commença si durement a changier qu'il n'entendirent mais se moult petit non³⁶».

(«Ils chevauchèrent ainsi tous les deux, jour après jour, en sorte qu'ils se trouvèrent fort éloignés de la cité de Camaalot et que la langue parlée dans ces contrées devint si différente de la leur qu'ils ne la comprirent presque plus³⁷»).

La matière de Bretagne s'épanouit essentiellement au Moyen Âge à travers le genre romanesque ou les lais ; elle est alors intrinsèquement liée à la notion d'aventure qui, au contraire de la geste épique qui promeut l'action collective, s'accomplit seul. L'aventure romanesque est destinée à un personnage unique qu'elle transforme en héros individuel ; elle se vit à l'ombre des forêts, en marge du monde civilisé, et favorise nécessairement la représentation de personnages marginaux, détachés pour un temps de l'univers arthurien de référence³⁸. Il en va ainsi de ses plus grands héros : Yvain, Lancelot et Tristan font par exemple l'expérience d'une marginalité ultime en tombant chacun pour un temps dans la folie qui leur fait toucher au monde de la *vilenie* et de l'animalité.

Ces représentations de l'étrange se retrouvent finalement au sens propre dans les marges des manuscrits bretons et gallois étudiés par Sophie Cassagnes-Brouquet, Mégumi Tanabé et Ceridwen Lloyd-Morgan, qu'il s'agisse d'un missel, d'un livre d'Heures ou de recueils de poèmes ou de récits comme le *Livre Noir de Camarthen* ou le *Livre Rouge de Hergest*. Dans ce domaine aussi, la question de la relation des marges et des *marginalia* au centre de la page occupé par le texte s'avère parfois complexe. Au-delà d'un aspect purement visuel permettant de distinguer clairement l'écriture et l'iconographie ou le corps du texte et la note, les *marginalia* peuvent ainsi recouvrir une fonction signifiante, liée par exemple à l'identité du commanditaire ou au contexte d'élaboration du manuscrit, une fonction didactique ou simplement divertissante, à l'image de la littérature de la matière de Bretagne. Là encore les marges prennent des contours multiples et se remplissent des enluminures les plus riches aux dessins, notes ou renvois les plus distancés, voire

36. *La Suite du Roman de Merlin*, Gilles Roussineau (éd.), Genève, Droz, 1996, 2 vol., t. I, § 193, p. 152.

37. *La Suite du Roman de Merlin*, Stéphane Marcotte (trad.), Paris, Champion, 2006, § 193, p. 322.

38. Erich KÖHLER, *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, Paris, Gallimard, 1974.

anecdotiques. Mais il est rare, dans les manuscrits observés ici, qu'elles n'entretiennent pas un lien avec le texte qu'elles informent, envahissant parfois la page au point d'interroger à nouveau les relations entre le centre et la périphérie.

Ainsi, des marges des manuscrits aux visions fantasmées des peuples et des frontières, les Bretagnes, terres des fictions médiévales, apparaissent comme un lieu privilégié de projection de l'imagination du Moyen Âge au XIX^e siècle, et certainement encore de nos jours. En effet, si les espaces de langue celtique eurent un destin commun, c'est à l'époque contemporaine, où ils constituèrent la périphérie de constructions étatiques et économiques fortes, centrées sur les capitales de Londres et de Paris. En conséquence, les régions où étaient pratiquées les langues celtiques, espaces politiquement et économiquement dominés, furent investies de toutes les vertus déniées au monde moderne et apparurent comme des espaces sauvages, soumis et irréductibles qu'illustrent l'article d'Ernest Renan comme les *Aventures d'Astérix le Gaulois* au siècle suivant³⁹.

39. René GOSCINNY et Albert UDERZO, *Astérix le Gaulois*, Paris, 1961.